

vé d'époux. Il y a quelque chose que le célibat n'atteindra pas, ne diminuera pas, n'abolira pas : c'est votre propre personnalité, ou, plus simplement, ce que votre cœur, votre esprit, vos facultés physiques même, le tout développé avec soin, vous offrent de chances de jouir honnêtement de la vie. Le célibat n'est, en somme, qu'un malheur négatif,—le manque d'un surcroît. Gardez-vous de jouer toute votre destinée sur un événement *qui ne dépend pas de vous*. Avant d'être une épouse, avant d'être une jeune fille à marier, vous êtes *une personne*; le perfectionnement de cette personne dépend de vous seule.

Il serait bien désirable qu'on dit ces vérités aux jeunes filles des pensionnats, non pas incidemment, mais tous les jours, par système. Et, après les avoir bien fait entrer dans leurs têtes intelligentes, il ne resterait plus qu'à armer concurremment les néophytes, et pour le mariage, et pour le célibat.

Les deux préparations, heureusement, n'exigent pas des efforts contradictoires. Ou, plutôt, ils ne sont contradictoires que si l'on conçoit le mariage comme la disparition de la personne féminine dans la personne du mari. Préparer un être humain au rôle de doublure, c'est, évidemment, l'exposer à tous les embarras, si cette doublure ne trouve pas d'étoffe où se coudre. Mais telles soies de luxe, brillantes et solides, sont, à volonté, étoffes ou doublures. Croyez qu'une jeune fille, élevée pour se suffire à elle-même, pratiquement et moralement, sera une excellente épouse, même du style le plus ancien, lorsque l'amour lui dictera sa loi d'abnégation. Ce n'est pas la volonté consciente, maîtresse d'elle-même que le mari le plus absolu doit redouter chez sa femme : c'est, au contraire, l'absence de vouloir, l'inconscience, le *type flasque*, comme dit le président Roosevelt. Ils sont très coupables, les éducateurs qui persistent à façonner des âmes de jeunes filles du type flasque.

On dira :

×

—Tout cela est fort bien ; mais si les jeunes célibataires, ainsi préparés, n'ont pas de rentes, elles risqueront fort de mourir de faim, malgré leurs brillantes qualités.

Il est vrai—hélas!—que les plus beaux efforts d'éducation n'assurent pas encore, à la femme isolée, la certitude absolue de la vie matérielle. Mais ce n'est là qu'une raison plus

impérieuse pour armer la jeune fille, dans le risque imminent du célibat. Quand l'éducateur a rempli ce devoir, il appartient à la société moderne de rendre plus facile, plus fructueux, le travail de la femme isolée. La société nous paraît accomplir ce devoir avec trop de lenteur et trop de mollesse ; mais il serait injuste de nier qu'elle le reconnaît maintenant et, peu à peu, s'y accommode. Lisez les premiers chapitres du livre de Michélet, que je citais tout à l'heure ; réservez même la part des géniales hyperboles familières à l'écrivain, vous serez obligé de convenir que, si beaucoup reste à faire, beaucoup a été fait depuis cinquante ans.

L'avenir de celles qu'on a appelées du nom fâcheux, et dédaigneux de vieilles filles est donc moins sombre que ne fut le passé, pour leurs pareilles de jadis. Plus longtemps leur sera maintenu, désormais, le droit d'être, tout simplement, des « jeunes filles » non mariées. Dans les milieux scolaires, notamment, on peut admirer déjà nombre de charmantes femmes qui n'ont rien perdu de leur grâce à vivre comme les plus laborieux et les meilleurs de leurs collègues masculins. Aucun des ridicules de la vieille fille classique ne les défigure ; ces ridicules venaient d'une attitude fausse, d'une vaine attente, d'une oisiveté maniaque : un célibat franchement accepté, voué au travail, supprime tout cela. Il arrivait un moment où la vieille fille classique était décidément non mariable : personne ne voulait de celle qui, si longtemps, avait souhaité n'importe qui pour époux sans épouser personne. La célibataire résignée et laborieuse n'est plus ridicule en se mariant, fût-ce à l'âge où on les couronne, comme je l'ai dit plus haut. Sa résolution, pour être tardive, reste libre et digne ; elle a prouvé qu'elle pouvait vivre autrement... En sorte que le concours d'une éducation raisonnable et d'un effort social un peu généreux, en faveur des femmes qui travaillent, aboutira—on peut l'espérer—à la disparition de la vieille fille classique.

Personne ne la regrettera,—pas même les curieux de pittoresque, puisque, grâce à Balzac, le type en a été fixée définitivement. Quelques chats maussades, quelques perroquets grincheux y perdront des caresses et des baisers ; mais c'était là de la tendresse précieuse, volée à l'humanité. Elle trouvera un plus digne emploi.

